

Marina Tsvetaeva

Un soir d'ailleurs*

traduit par L. Epschtein-Diky

Un tourbillon de neige s'est installé au-dessus de Pétersbourg. Vraiment installé au-dessus comme une toupie qui tourne, ou un enfant qui tourne en rond, ou comme un incendie. La force blanche l'emportait.

Elle a emporté de la mémoire et la rue et la maison, quant à moi elle m'a portée — m'a mise debout et m'a abandonnée — exactement au milieu de la salle — aux dimensions de celle des pas perdus, d'une salle de bal ou de musée ou de rêve.

Ainsi du tourbillon — dans la salle, sans étapes intermédiaires d'un perron ou de propositions incises des domestiques.

Et voilà que de l'extrémité de la salle, — aussi éloignés qu'à travers l'envers des jumelles — énormes, — comme dans le droit des jumelles, — dans l'œil entier de jumelles imaginaires — des yeux.

Un tourbillon de neige s'est installé au-dessus de Pétersbourg et dans ce tourbillon, comme deux planètes s'immobilisaient les yeux.

★

S'immobilisaient ? Non avançaient. Ensorcelée je ne remarque pas que le corps qui les porte a bougé et je deviens consciente de cela en éprouvant une vive douleur dans mes yeux, comme si l'on m'avait enfoncé dans les orbites la totalité des jumelles d'un bout à l'autre.

De l'autre extrémité de la salle, immobiles comme deux planètes, avançaient sur moi les yeux.

* Extrait de *Prose* (New York, 1953, Éditions « Du nom de Tchekhov »).

Les yeux étaient ici.
Devant moi se tenait Kousmine.

★

Des yeux et rien d'autre. Les yeux et tout le reste. Du reste il n'y avait que très peu : presque rien.

★

Mais la voix n'était pas ici. La voix, comme si elle n'arrivait pas à suivre les yeux, la voix venait encore de l'autre bout de la salle — et de la vie, — ou peut-être c'est moi, qui absorbée par les yeux, n'arrivais pas à suivre. Première sensation de cette voix : un homme me parle par-delà la rivière, et moi, comme dans un songe quand même j'entends, comme dans un songe — parce que c'est nécessaire — quand même j'entends :

« Nous avons tous lu vos vers dans "Les Écrits du Nord"... C'était une telle joie. Quand tu vois un nom nouveau, encore des vers, en général des vers, l'expression orale des sentiments. Et la plupart du temps — ceux d'autrui. Ou bien les mots sont d'autrui. Et ici la première strophe — c'est à vous, cette force. — Je connais la vérité ! toutes les autres vérités, qu'elles fuient ! — Et cela nous l'avons senti — tous. »

— Et moi dès l'âge de quinze ans j'ai lu votre "Enterrée avec l'épée, non avec la bêche — Manon Lescaut". Même pas lu — me le récitais par cœur, on pourrait dire une espèce de fiancé, qu'ensuite je n'ai pas épousé, précisément parce qu'il était une bêche : et sa barbe — en bêche et d'autre part...

Kousmine d'une voix effrayée :

— Bar-be ? Un fiancé barbu ?

Moi, comprenant que je m'embrouille :

— Oui le carré d'une bêche, en éventail et au-dessus de cet éventail des yeux bleus déloyalement honnêtes. Oui. Et quand j'ai appris de lui-même qu'il y a ceux qu'on enterre avec l'épée « Et moi avec une bêche » — « ah non ! » Et dans cela quel admirable défi de tout cet ancien monde, de tout ce siècle — la formule : « Enterrée avec l'épée — non avec la bêche — Manon Lescaut ».

Tout est-il écrit en vue de cette chute ?

— Comme tous les vers — en vue de la dernière strophe.

— Qui vient en premier.

— Oh, vous savez même cela.

Au sujet de Kousmine des légendes circulaient à Moscou. Les légendes escortent chaque poète et elles sont inventées toujours par les mêmes, la jalousie et la méchanceté. Un refrain accompagnait le nom de Kousmine : affété, pommadé.

Pas d'afféterie : la grâce innée d'un être, une élégance particulière de l'ossature. (Il n'y a pas que les squelettes qui ne sont pas identiques, les âmes aussi !) A l'heure du thé l'auriculaire s'envolait. Ainsi le tenait au XVIII^e siècle le libérateur de l'Amérique, Lafayette, c'est ainsi que buvait à la Conciergerie dans le gobelet d'étain, le très viril poète André Chénier.

Outre l'élégance personnelle de l'ossature — une tradition physique, survivance physique, le « maniérisme » inné.

Il y avait la tasse de Sèvres.

Il y avait à Pétersbourg du XX^e siècle — un français de la Martinique — du XVIII^e.

La pommade ! Il y avait de la « pommade ». Lisse, solide, marron-foncé, mauresque, mulâtresque, oint par le Seigneur.

Il n'était pas « pommadé », mais totalement enduit et même recuit : est-ce dans le café infernal de l'insomnie lyrique, dans la décoction de noisettes de tous les contes, ou dans un apport héréditaire de sang étranger — je ne le sais. Je sais seulement que je n'ai pas vu de visage plus lisse et plus marron, plus marron et plus lisse et plus intimement proche. A moins de considérer la couleur de la façade chocolatée de notre maison à Triochproudi.

De cette décoction de café et de tzigane, de ce bronzage, émane un autre rayonnement si intime : argenté. Le costume était d'argent et il se mouvait comme dans un songe sans pesanteur, et ses mouvements rêveusement-libres — étaient d'argent ; peut-être la manche (simple, grise, ennuyeuse) d'où sortait la main tzigane était d'argent à cause de la main tzigane ? Peut-être venait de Pétersbourg argenté — l'argent. Quoi qu'il en soit tout était bicolore, en deux teintes — de troisième il n'y en avait pas. Mais il y avait des cercles de bagues. Pas aux doigts, s'il y en avait je ne m'en souviens pas et je ne parle pas de ces cercles-là, et non pas des boucles d'oreilles, pourtant à ce visage elles auraient convenu comme soudées, mais les boucles étaient en cheveux. De la petite tête précieuse, lisse, de l'oreille à la tempe, deux mèches formaient à chaque tempe un demi-cercle, presque un cercle — comme chez Carmen ou chez Touchkov IV ou comme chez un homme surpris par la tempête.

Voilà qu'il allume une cigarette et son visage couleur noisette, avec l'étroit serpent framboise du sourire — comme à travers un voile bleu... (Et quelque part le voile est de fumée. Janvier 1916. La guerre.)

En redressant la tête sur l'appui du canapé, et en se pavanant naturellement, comme une biche... Mais soudain il cesse de se pavaner :

— « Vous, vous devez m'excuser... J'ai tout le temps vu quelqu'un ici — et je ne vois plus — ne le reverrai plus — il était là il y a un instant — je l'ai vu — et à présent... »

Disparition de la vision.

Comment Mikhaïl Alexeevitch vous a plu ? disait en s'adressant à moi le jeune maître de maison, plus exactement l'un des jeunes maîtres de maison, car ils sont deux : Serioja et Lonia. Lonia poète, Serioja — voyageur, et je suis liée d'amitié avec Serioja. Lonia est poétique, Serioja — non, et je suis liée d'amitié avec Serioja. A Serioja je parle de ma fillette restée à Moscou (première séparation) et à laquelle j'ai promis (comme le marchand dans le conte) d'apporter des souliers rouges, et lui m'a conté les chameaux de ses déserts. Lonia pour moi est trop fragile, tendre, une fleur. Un ancien volume du « Cavalier de Bronze », il le tient dans sa main comme une fleur, en écartant légèrement la main — elle-même comme une fleur. Que peut-on faire avec de telles mains ?

De plus, c'est l'évidence, je ne dois pas plaire à Lonia — il me compare tout le temps avec ma simplicité et ma façon directe à (ce qui était alors) la fêlure de l'âme d'Akhmatova — rien ne s'accorde, et Serioja ne me compare à rien et tout s'accorde c.-à-d. s'est accordé entre lui et moi — dès le premier instant, à propos de son désert et de ma fille, à propos de ce que nous aimons le plus.

Lonia doit être agacé physiquement par mon parler moscovite : spassibo — ladno — tak (merci, bon, ainsi)... qu'il fait immédiatement remarquer : Une vraie Moscovite ! ce qui commence à me hérissier et m'oblige à accentuer mon appartenance moscovite ; alors avec Lonia à la tête lisse, précise, bien tournée — moi cheveux ondulés taillés en carré, « plus fournis, plus touffus », je suis un peu comme le cocher moscovite. Nous voilà partis avec Serioja dans le cabinet de travail de son père et là nous devisons.

— Comment vous plaît Kousmine ?

— On ne peut mieux : on ne peut être plus simple.

Et lui :

— Un rare compliment pour Kousmine.

Assise sur la peau d'ours blanc, lui debout.

— Ah, vous voilà ? — une voix d'âge mûr, altière — le père de Serioja et Lonia, constructeur très connu d'un célèbre cuirassé — taille haute, important, ironique, caressant, irrésistible — qu'en moi-même je nomme Lord...

— Pourquoi poètes et poétesses s'assoient-ils toujours par terre ? Est-ce confortable ? Il me semble, c'est beaucoup plus agréable dans un fauteuil...

— Ainsi c'est plus près du feu. Et de l'ours.

— Mais l'ours est blanc et la robe foncée : vous serez couverte de poils.

— S'il vous est désagréable que je sois assise par terre, je peux m'asseoir sur la chaise! dis-je d'une voix déjà dure et déjà avec des yeux brillants de larmes. (Serioja sur un ton de reproche : Oh, papa!...)

— Mais non, mais non! Je suis très content si cela vous est agréable. (Pause) Et sur cette même fourrure tout le monde marche...

— Crime de lèse-majesté*! Même chose que de marcher sur des lys. Quand vous lui aurez suffisamment exprimé votre sympathie, nous passerons au salon et vous nous ferez la lecture. Essénine est très désireux de vous voir — il vient d'arriver. Et savez-vous ce qui est arrivé à l'instant? C'est un peu désinvolte. Vous n'allez pas vous fâcher?

Effrayée je me tais.

— N'ayez crainte. C'est simplement un événement drôle. Je viens d'arriver à la maison, j'entre au salon et vois sur la banquette — au milieu de la pièce — vous et Lonia s'étreignant.

Moi : Quoi?

Lui, imperturbable :

— Oui, l'un embrassant les épaules de l'autre, les têtes se touchant. La nuque noire de Lonia et la vôtre claire, bouclée. J'ai rencontré beaucoup de poètes et de poétesses mais tout de même j'avoue avoir été surpris...

Moi : — C'était Essénine!

— Oui c'était Essénine, ce que j'ai constaté en contournant la banquette. Vous avez des nuques toutes pareilles.

— Oui, mais Essénine est en chemise bleue, et moi...

— Ceci j'avoue ne l'avoir pas discerné, rien n'était visible à cause des cheveux et des mains.

Lonia, Essénine. D'inséparables, d'insécables amis. Chez eux dans des visages étonnamment différents se sont rejoints, ont conflué deux races, deux classes, deux mondes. Se sont unis à travers tout et à travers n'importe quoi — des poètes.

Lonia allait chez Essénine au village, Essénine à Pétersbourg ne sortait pas de chez Lonia. C'est ainsi que je vois leurs deux têtes rapprochées — sur la banquette du salon, dans une bonne étreinte de gamins, qui transformait immédiatement la banquette en pupitre d'école...

(Mentalement et lentement je la contourne.) La noirceur lisse de la tête de Lonia, les boucles serrées la touffe d'Essénine, les bleuets d'Essénine, les amandes foncées de Lonia. C'est agréable quand il y a un échange et d'aussi près, une satisfaction comme en donne une rime rare et riche.

Après Lonia est resté un petit volume de vers — si simples que j'ai eu un serrement de cœur : comment n'ai-je rien compris chez cet esthète, comment ai-je pu croire à cette apparence?

* En français dans le texte.

Je suis assise dans cette salle — peut-être à cause des chameaux de Serioja — désert jaune, et je lis des vers, je ne lis pas — je récite par cœur. Lire d'après le cahier, je l'ai fait seulement quand j'ai cessé de les connaître par cœur, et j'ai cessé de les connaître par cœur quand j'ai cessé de parler, et j'ai cessé de parler quand on ne m'a plus demandé de lire à partir de 1922 — mon départ de Russie.

D'un monde, où mes vers étaient nécessaires à certains comme du pain, je me suis trouvée dans un monde où personne n'a besoin ni de mes vers, ni de vers en général, ou bien on en a besoin comme d'un dessert : si le dessert est nécessaire à quiconque...

Je lis en premier mes vers d'attaque pour l'Allemagne.

Tu es livrée au monde pour être persécutée,
On ne compte plus tes ennemis.
Comment pourrais-je t'abandonner ?
Comment pourrais-je te trahir ?

Où prendrais-je la sagesse :
« Œil pour œil, sang pour le sang » ?
Allemagne, ma déraison !
Allemagne, mon amour !

Comment pourrais-je te renier
Mon Vaterland si persécuté,
Où passe toujours par Koenigsberg
Kant au visage effilé

Où en choyant le nouveau Faust,
Dans un autre petit bourg oublié
Geheimrat Goethe, tenant une branche
Se promène dans l'allée ?

Comment pourrais-je te repousser
Mon étoile germanique
Quand on ne m'a pas enseigné
De n'aimer qu'à moitié ?

Quand ravie par tes chansons
Je n'entends pas les éperons des lieutenants,
Quand j'adore le St. Georges
A Fribourg sur la Schwabenthor.

Quand la colère ne m'étouffe pas
Devant la moustache dressée du Kaiser —
Amoureuse de toi jusqu'à ma mort,
Allemagne je te le jure !

Il n'y a plus magique ni plus sage
Que toi, pays qui embaume,
Où démêle ses boucles dorées
Au-dessus du Rhin éternel — Lorelei.

Ces vers à l'Allemagne — ma première réponse à la guerre. A Moscou ces vers n'ont pas de succès, ils ont un succès contraire. Mais ici — je sens — ils tombent à pic, dans l'unique cible de tous les vers — le cœur.

Voilà la plus sérieuse des objections :

— Magiques, pleins de sagesse — oui, je n'aurais seulement pas dit — qui embaume. C'est l'Italie, la Sicile qui embaument...

— Et les tilleuls? Et les sapins du Schwarzwald, O Tannenbaum, O Tannenbaum* ! Et toute une région — Hartz, parce que Harts c'est la résine. Et dans le mot Hartz on entend déjà les craquements des pins sous le soleil...

— Bravo, bravo! Marina Ivanovna — ça s'appelle une défense!

Je lis encore.

Je connais la vérité! Toutes anciennes vérités qu'elles fuient!
Il ne faut pas que des hommes combattent d'autres hommes sur terre.
Voyez le crépuscule! voyez c'est bientôt la nuit,
De quoi parlent poètes, amoureux, chefs militaires?

Le vent se calme, la terre se couvre de rosée,
Déjà la tempête étoilée au ciel va se figer;
Bientôt sous terre nous allons tous dormir,
Les uns et les autres, ceux qui sur terre s'en empêchaient.

* En lettres latines dans le texte.

Je lis l'ensemble de mes vers de 1915 — et c'est toujours insuffisant et tous en veulent davantage. Je sens clairement que je lis au nom de Moscou, que je m'en tire tout à mon honneur, que je l'élève au niveau du visage d'Akhmatova, Akhmatova! Le nom est prononcé.

Je pressens de tout mon être l'inévitable tension — à chacune de mes strophes — la comparaison entre nous, et chez certains un désir de confrontation : non seulement d'Akhmatova et de moi, mais de la poésie pétersbourgeoise et de celle de Moscou. Mais si certains fervents d'Akhmatova m'écoutent dressés contre moi, moi je ne lis pas contre Akhmatova, mais à Akhmatova. Je lis comme si Akhmatova était dans la pièce, Akhmatova seule. Je lis pour Akhmatova absente. Mon succès m'est nécessaire comme un fil direct vers Akhmatova. Et si en ce moment je veux témoigner pour Moscou — et on ne peut faire mieux, ce n'est pas pour vaincre Pétersbourg, mais pour offrir cette Moscou à Pétersbourg, offrir à Akhmatova cette Moscou qui est en moi, dans mon amour, la lui offrir et devant Akhmatova l'incliner. La faire saluer par le Mont de la Soumission, avec au sommet la tête la moins soumise qui soit. Ce que j'ai fait en juin 1916 avec des mots simples.

Dans ma ville chantante s'embrasent les coupes,
Le Clair Sauveur est glorifié par l'aveugle errant.
Je fais don de ma ville que les cloches survolent
A toi — Akhmatova — et mon cœur, en complément.

Pour tout dire : les vers sur Moscou qui ont suivi mon voyage à Pétersbourg je les dois à Akhmatova, à mon amour pour elle, à mon désir de lui offrir quelque chose de plus éternel que l'amour. Si je pouvais lui offrir simplement le Kremlin je n'aurais sûrement pas écrit ces vers. Et dans un certain sens il y a eu de la compétition avec Akhmatova, mais non pour « faire mieux », mais le mieux possible et ce mieux possible — le déposer à ses pieds. Compétition? Zèle. Je sais qu'après 1916-17 Akhmatova ne se séparait pas de mes vers manuscrits à elle consacrés, et les a tellement portés dans son sac à main que seuls les plis et les déchirures subsistèrent. Ce compte-rendu d'Ossip Mandelstam est une des plus grandes joies de ma vie.

Ensuite tout le monde lit. Essénine lit « Martha Possadnitza* », accepté par Gorki pour « Létopis » (Annales) et interdit par la censure. Je me souviens des images bleu-gris du vol des pigeons et du nuage noir de la colère populaire — « Comment le tzar de Moscou — à la fête sanglante — a vendu son âme à l'Antéchrist ».

* Martha Possadnitza — femme du Seigneur de la ville.

J'écoute avec toutes les racines de mes cheveux. Est-il possible que ce chérubin, ce Milchgesicht*, celui de l'opéra : « Ouvrez ! Ouvrez ! », lui — a écrit cela ? A senti cela ? Je n'ai jamais cessé d'être étonnée par Essénine. Ensuite des Tchastouchkis** au son de l'accordéon comme si elles sortaient d'une boîte ou d'un panier, se déversaient en petits pois de paroles.

Chante, oh ! chante mon accordéon !
L'aurore est si calme aujourd'hui,
L'aurore est si calme aujourd'hui,
Elle entendra ce chant, ma mie.

Ossip Mandelstam en fermant ses yeux de chameau, proclame :

Allons à Tsar — skoé — Sélo
Libres, gais et ivres.
Là, enfourchent en souriant,
De solides selles, les ulhans.

La censure a remplacé le mot « ivres » par « zélés », car à Tsarskoïé Sélo il n'y a jamais d'ulhans ivres, mais seulement des zélés.

Le critique Grégoire Landan lit ses aphorismes. Et encore un autre critique qu'on nomme Louarsab Nikolaevitch. Je me souviens encore, parmi ceux qui lisaient, de Constantin Landau à cause de son jugement catégorique me concernant, en réponse à Akhmatova.

Akhmatova — Comment est-elle ?

— Oh, remarquable !

Akhmatova avec impatience

— Mais peut-on tomber amoureux d'elle ?

— On ne peut pas ne pas tomber amoureux.

(Ceux qui comprennent mon amour pour Akhmatova — comprendront.)

Lisent : Lonia, Yvanoff, Oztup, Yvnev, il me semble Gorodetzki. J'en ai oublié beaucoup. Je ne sais pas ce que lisait le Tout-Pétersbourg en dehors d'Akhmatova, qui était en Crimée et Goumilev à la guerre.

Tout Pétersbourg lisait et une seule de Moscou.

* En allemand dans le texte.

** Des rimes populaires chantées.

La tourmente derrière les énormes croisées se déchaîne. Et le temps passe. Et moi, il me semble qu'il est temps de rentrer parce que ma charmante hôtesse est malade. Rédactrice des « Écrits du Nord » elle me sort dans le monde : d'abord à la lumière des pages des magazines (le premier où je suis imprimée) et maintenant à la lumière de ces lustres et ces visages.

Sophia Yssaakovna Tchatzkina et Yakov Lvovitch Saker, qui ont tant aimé mes vers, qui m'ont aimée et reçue comme une proche parente, qui m'ont fait cadeau de trois volumes de contes d'Affanassieff et de deux renards roux. (L'un étendu en rond, l'autre se tenant dressé : je n'ai pas voulu d'honoraires) et des parfums Jasmin de Corse — pour honorer mon amour du Corse, — m'ont amenée à Pétersbourg sur les îles, et à Moscou chez les tziganes et m'ont fêtée à chaque instant de notre réunion.

Sophia Yssaakovna Tchatzkina et Yakov Lvovitch Saker, merci pour la fête — chez moi il n'y en avait pas souvent.

La maison des « Écrits du Nord » était une maison merveilleuse, totalement « soir d'ailleurs ». Des murs de livres, au-dessus desquels se remarquaient des bandes bleu-foncé de papier peint, qui semblaient être découpées dans le ciel de nuit, des ours blancs au sol, du feu dans la cheminée jour et nuit, et jour et nuit des vers, surtout la nuit. Deux heures. Appel téléphonique — il n'est pas trop tard pour vous ? — Bien sûr que non, justement nous lisons des vers, ce « justement » ne se démentait jamais.

Je suis pressée de rentrer chez Sophia Yssaakovna qui m'attend sûrement avec impatience — pour entendre le récit de mon succès (et par conséquent le sien). — Mikhaïl Alexeevitch ! je vous en prie — lisez maintenant, sinon je dois partir. En chantonnant : Où cela ?

J'explique.

Lui, n'écoutant pas :

— Pour... quoi ? On est bien ici. On est très bien. Nous aurions dû tous partir depuis longtemps.

(Combien rapide après était notre départ à tous. Dans cette même tourmente, qui redoutable, nous guettait sans fléchir.)

Je continue à l'implorer.

Lui :

— Je lirai ce qui est en dernier (le début c'était sur les miroirs, et puis :)

Vous m'êtes si proche, proche* infiniment
On dirait que vous n'êtes pas aimée.
Sans doute, entre eux, sont aussi froids
Les séraphins au firmament.

* Cf. Note, p. 47. (N.d.T.)

A nouveau je respire avec légèreté,
Tel un enfant je crois à la perfection !
Peut-être... n'est-ce pas l'amour...
Mais...

(Une pause démesurée — mit Nacholruck* de tout l'être!)
— ressemble tant —
(presque sans voix)

...à la félicité...

Les vers à proprement parler se terminent ici, mais comme dans la vie un second adieu :

Et le cahier bleu, le vôtre
Avec les vers... Tout était si nouveau
J'ai compris alors que souffrir
Veut bien dire — en aimer un autre.

L'inoubliable accent de « ressemble » et « tant » c'était, en effet, si semblable... à la félicité! Seuls les enfants parlent ainsi : J'ai tant envie! Oui, du fond de leur âme et de leur poitrine. Ainsi parlent-ils insupportablement désarmés et dénudés et même saignant parmi les autres — habillés et cuirassés.

Le chant de Kousmine je n'ai pas pu l'attendre, je suis partie fidèle à ma promesse. Maintenant je regrette. (Déjà alors je regrettais, je regrettais en partant et en sortant et en arrivant. D'autant plus que ma malade, ayant perdu patience c.-à-d. n'ayant pas cru à ma promesse, que j'ai tenue — dormait paisiblement et le sacrifice, comme toujours était inutile.)

Tout le monde :

— Mais Mikhaïl Alexeevitch lira encore!

Moi fermement :

— Mais j'ai promis!

— Mais peut-être Mikhaïl Alexeevitch va chanter!

Moi plaintivement :

— Mais j'ai promis!

* En allemand dans le texte.

S'approche, faisant penser à un chameau, mon cher Serioja. S'approche Kousmine lui-même, dont je sentais pendant toute la soirée la présence comme une pression de chaque instant sur moi, qui ne faiblissait pas.

— Restez donc, vous avez passé si peu de temps ici.

(Et le dernier, innocent et irrésistible argument)

— Il se peut que je chante.

(Chuchotement et houle : les têtes comme dans un champ de blé...

Il chantera... Il chantera... Il chantera...).

Mais est-il possible de partir après la première chanson ? Alors je ne partirai plus — jamais. C'est pour cela que je pars maintenant.

— Que vous êtes tout de même ferme — admiratif et quelque peu dépité dit Kousmine.

— Ein Mann — ein Worf* !

— Mais vous êtes Frau* !

— Non ! Mensch ! Mensch ! Mensch* !

La dernière chose qui me reste en mémoire, en tournant la dernière fois la tête

— Kousmine s'approchant du piano à queue.

Et tous ils sont morts, morts, morts...

Sont morts les frères : Serioja et Lonia, sont morts les amis : Lonia et Essénine, sont morts mes chers rédacteurs des « Écrits du Nord » Sophia Yssaakovna et Yakov Lvovitch, est mort après tous, à Varsovie — le Lord, et à présent est mort Kousmine.

Les autres sont des ombres.

Je n'ai plus revu Kousmine, mais j'ai eu avec lui encore une rencontre. Voilà la fin de ma lettre à Kousmine de juin 1921, lettre écrite à chaud dans mon cahier et pour cette raison restée intacte. (La première partie de la lettre c'est la description de notre rencontre que le lecteur vient de lire.)

... J'entre dans le magasin des Écrivains, la seule et faible ressource de mon existence. Timidement m'adressant à la caissière : — Savez-vous comment s'en vont mes livres ? (Je recopie des vers, les assemble en cahiers que je couds et les vends.) Cela s'appelle chez nous : surmonter Gutenberg**. Pendant qu'elle se renseigne, pour me donner une contenance je feuillette des livres sur le comptoir. Kousmine : « Les soirs d'ailleurs ». Je l'ouvre. L'épée dans le cœur

* En allemand dans le texte.

** Expression de l'écrivain B.K. Zaitzev.

— Guéorguiï, Guéorguiï blanc! Mon Guéorguiï que j'écris déjà depuis deux mois — sa vie. Jalousie, joie, double pointe aiguisée, je lis, la joie augmente, je termine — le serpent de la jalousie est perforé, cloué. Et toute la rencontre remonte à la surface de la mémoire.

J'ouvre plus loin. Pouchkine — mon Pouchkine, ce que je dis de lui — toujours — moi. Et le troisième Goethe, mon Goethe, mien depuis ma seizième année, Goethe le vieux, le mystérieux! celui que j'évoque en jugeant le présent — « devant le visage de Goethe ».

Je n'ai lu que ces trois poèmes. Je suis partie en emportant la douleur, la joie, l'admiration — tout sauf le livre que je n'ai pu acheter, parce que rien de moi n'était vendu.

Et le sentiment : Si de tels vers existent encore...

Que me reste-t-il à vous dire excepté :

Vous m'êtes si proche, proche infiniment.

Le prétexte extérieur à cette lettre, cher Mikhaïl Alexeevitch, c'est le salut que Mme Volkoff m'a transmis.

Et voilà — ces yeux

Deux lueurs! non deux miroirs!

Non — deux souffrances!

Deux cratères volcaniques,

Deux ronds noirs.

Carbonisés — faits de miroirs de glace,

De dalles de trottoirs

A travers des mille verstes des salles

— Ils fument — polaires,

Horribles! Flamme et ténèbres!

Deux trous noirs.

Les gamins insomniaques — ainsi —

Dans les hôpitaux! Maman!

Peur et reproche! Ah et amen...

Majestueux envol —

Au-dessus des draps pétrifiés —

Deux gloires noires.

Alors sachez, les rivières rebroussent leur cours!

Les pierres se souviennent!

Que c'est eux déjà, c'est eux encore,

Dans un énorme rayonnement

Se lèvent — deux soleils, deux cratères,

Non — deux diamants —

Miroirs d'abîmes souterrains

Deux yeux mortels.

(Écrit et à lui envoyé en juin 1921 avec la lettre.)

J'ai appelé ceci « Le Soir d'ailleurs ». Début de janvier 1916, début de la dernière année du vieux monde. En plein dans la guerre. Les forces des ténèbres. Nous étions assis et lisions des vers. Les derniers vers sur les dernières peaux d'ours, devant les dernières cheminées. De toute la soirée personne n'a prononcé le mot front ; n'était pas prononcé, dans un si proche voisinage physique, le nom de Raspoutine.

Demain Serioja et Lonia allaient terminer leur vie, après-demain déjà Sophia Yassaakovna Tchatzkina errait dans Moscou, comme une ombre cherchant un asile et grelottant — elle pour qui toutes les cheminées dans les foyers moscovites paraissaient insuffisantes.

Demain Akhmatova perdait tout, Goumilev — la vie.

Mais ce jour'hui était à nous.

A la gloire du Temps

Le pavé de l'émigration !
Hulula et partit au galop de charge
A toutes jambes de roues.
Temps ! Je ne puis te rattraper

Dans les chroniques et les baisers
Attrapé !... Mais avec le sable
En filet bruissant
Temps, tu me tromperas !

Des aiguilles, des montres, des rides,
Des fondrières... Et de l'Amérique
Les nouveautés... La cruche est vide !
Temps, ta mesure sera faussée !

Temps, tu me trahiras !
Épouse volage... tes habits neufs
Laisant choir... « Qu'une heure, mais à nous ! »

Les trains avec toi prennent la destination
Autre !...

Parce que née en transgresseur
Du temps! En vain et à tort,
Tu enjoignes! Khalife pour une heure :
Temps! je fuirai tes abords

10 mai 1923

« Rodnoï ». Du dictionnaire encyclopédique sous la direction d'Ouchakoff.

1. Qui se trouve dans la parenté consanguine en ligne directe. Rodnoï — père, mère, frère, etc., s'utilise par rapport aux frères, sœurs, oncles, tantes, neveux et nièces pour les distinguer des cousins. (En russe, au lieu de « cousin », on emploie le nom de frère au deuxième degré ou au troisième degré, idem pour les cousines, etc.)

Le terme « Rodnoï » s'applique en général à ceux qui sont des parents en ligne directe ou latérale.

2. On utilise le pluriel « Rodnié », cela veut dire la parentèle. « Il n'a pas de rodnich » (Il n'a pas de parents qu'ils soient éloignés ou proches). « Les fonctionnaires et les gens de l'administration sont tous ses amis et tous rodnié » (Griboedov). « Ils ont un million de rodnich » (Griboedov).

3. Sien, proche en esprit et en mœurs ou encore né au même endroit :

« Allons vite dans le coin perdu qui nous est rodnoï » (Nekrassoff). « Sous le ciel bleu de son pays rodnoï » (Pouchkine).

Pays où pour la première fois nous avons goûté le charme de l'existence :

« Les champs, les collines rodnié ». « Du ciel rodnovo la douce lumière » (Joukovski).

4. S'utilise dans le sens cher, aimable.

« Tout finira bien, rodnaïa » (Nekrassoff). La langue « rodnoï », celle que l'on parle dans la tendre enfance en l'apprenant des parents directs ou collatéraux.

Note au sujet de la traduction des mots :

Bliski — proche, évoque un lien charnel ou spirituel.

Rodnoï — est plus intense et plus riche dans ses connotations.

« Vous m'êtes rodni... », c'est ainsi que le poète Kousmine s'adresse en vers à la jeune Tsvétaeva lors du mémorable « Soirs d'ailleurs » en 1916 à Pétersbourg.

En traduction cela devient : « Vous m'êtes infiniment proche », et pourtant...

Rodnoï traduit l'émotion, évoque une infinie tendresse désintéressée, comme celle qui existe entre une mère et son bébé, qui recouvre une peur de la disparition de l'être cher qui est une partie de soi-même, qui pré-suppose une absolue abnégation. Dans ce sens c'est un terme sacré dans son essence même.

En effet, il désigne le lien quasi charnel et parental qui tient à la fois de l'acte de naître et du concept de la patrie. Ces mots en russe ont une racine commune.

Naître-roditza ; Patrie-rodina ; Parentèle-rodnié ; Tendrement proches : rodnoï, rodnaïa. On s'adresse ainsi aux êtres très chers et par extension aux personnes âgées ou de condition modeste en exprimant ainsi tendresse ou compassion.

La Volga — fleuve nourricier — est chantée ainsi : « Volga, Volga, mère rodnaïa ».

Cet adjectif a été profané par les soviétiques qui l'ont accolé au Parti — devenu « rodnaïa » comme une mère, au Ministère auquel on ressortit, etc.

Et cependant dans le dictionnaire encyclopédique d'Ouchakoff qui fait autorité en URSS, cette utilisation abusivement extensive n'est pas mentionnée.